



Né le 22 mars 1912 à Courlandon, près de Reims, encore jeune enfant, il est blessé par un éclat d'obus en 1917.

Après avoir fait ses études secondaires à Paris, et les petit et grand séminaires à Reims, il s'engage dans l'armée en 1933 au 146^e RI à Metz. Après la campagne de 1940, il évite d'être fait prisonnier à Nancy, et gagne la zone libre à Mâcon en juillet 1940. Il est affecté au 2^e BP à Jujurieux.

Après sa dissolution en novembre 1942, il est gendarme à Châtillon-sur Chalaronne, où il aide l'AS, et parvient à faire évader des résistants internés.

Condamné par un tribunal militaire, il quitte la Dombes le 1^{er} novembre 1943 pour le maquis. Aux côtés du capitaine Romans, il exerce successivement plusieurs responsabilités, chef du PC départemental, trésorier, officier chef des opérations, et enfin officier adjoint du commandant Romans. Il est capitaine, lorsqu'en juin et juillet 1944 il est commandant d'armes de la place de Bellegarde et de celle de Nantua. Il participe à de très nombreux combats, dont ceux de Neyrolles en décembre 1943 contre les GMR, de la ferme de la Montagne, en février 1944, et de Trébillet en juillet 1944.

Après la libération, il est à Lyon auprès du commandant Raymond Basset, comme adjoint au chef de la prévôté. En Indochine, il est le chef de la brigade opérationnelle de Contre Espionnage de la 2^e DMT en 1953. En Algérie, il commande en 1957, la 1^{re} compagnie du 60^e RI, et en 1959 la compagnie opérationnelle de recherche de la zone Ouest Algérois. En retraite en 1965, il reprend son activité en 1968 au sein de la direction générale du SDECE, où il termine sa carrière comme colonel et directeur adjoint. Il est officier de la Légion d'honneur, titulaire de la Médaille de la Résistance, de la croix de guerre 1939-45, des TOE et de la Valeur militaire avec 9 citations, ainsi que de nombreuses décorations étrangères.



[Biographie par M. Daniel TANT : André «Maxime» Lamblot, De la Résistance au Contre-espionnage](#)

ANDRE LAMBLLOT

Quand les intrigants veulent tenir le haut de la scène publique avec de maigres mérites, il est bon de découvrir un homme de l'ombre, un des serviteurs du pays à qui nous devons notre liberté. Par une injustice de l'Histoire, son nom ne figurera jamais sur l'Arc de Triomphe car les agents secrets ne trouvent leur satisfaction que dans le sentiment du devoir accompli. La France est riche, donc convoitée par d'autres pays, ce qui se traduit par une guerre secrète permanente dont les journaux ne relatent jamais les épisodes. A tout moment, les « invisibles » du Boulevard Mortier peuvent perdre la vie, sans même que leurs familles n'en connaissent la cause.

En voici un dont le sang était à la fois bleu, blanc et rouge.

Tout commence au début de ce siècle, au mariage de son oncle paternel et de sa tante maternelle. L'envie de bonheur étant communicative, c'est au cours de la fête que le frère et la sœur des époux se rencontrent. Et voici pourquoi, le dix-sept octobre 1908 en la mairie de Reims, Louis Lamblot, né le 15 septembre 1883 à Cuiry-les-Chaudardes, prend pour épouse Marie-Georgette Bartz, née le 5 juin 1885 à Ville-en-Selve. Lui est le fils d'un cantonnier, médaillé en 1870 par le Ministère de l'Intérieur. Elle est Lorraine, arrivée à Reims pour ne pas devenir allemande après l'annexion.

Quatre ans plus tard à Courlandon, le foyer des Lamblot est égayé en ce 22 mars 1912 par la naissance d'André. Il voit le jour, si l'on peut dire, en pleine nuit à 23 heures quand tout le monde dort. Par contre il naît sous une bonne étoile qui ne le quittera pas.

Cette naissance en pleine nuit lui fait prendre goût aux activités nocturnes, d'où cette faculté à pouvoir veiller très tard toute sa vie, précieuse qualité face à un ennemi toujours tenté d'attaquer dans l'obscurité.

Et en parlant d'ennemis, en voici.

La grande guerre éclate, lacérant pour plusieurs siècles ce sol champenois. Courlandon n'est pas épargné, loin de là. Les plus grandes âmes sont forgées et martelées par la souffrance et la privation et à l'âge de deux ans déjà, André vit avec les soldats dans son village en guerre, sans être épargné car les fantassins en signe d'amitié lui font un uniforme, et André sert parfois de cible. Il est témoin des bombardements de la route de Fismes, et reçoit des éclats dans le dos, ce qui fait de lui le plus jeune blessé de la première guerre mondiale. Les conditions de vie sont très difficiles pour tout le monde. Il prend l'habitude de manger du pain dur au petit-déjeuner, et son frère décède faute de médecin à Courlandon. Pendant ce temps, son père est soldat au fort de Vaux près de Verdun. Il en reviendra décoré de la Médaille Militaire, Croix de Guerre 1914-1918 (1 palme - 1 étoile de bronze), Médaille de Verdun, Médaille de la Marne, Médaille interallié, insigne des blessés militaires...

Vers 1917-1918, la famille déménage pour Saint-Martin-d'Ablois. Elle y demeure quelques temps, puis part pour la capitale où le père devient chef de dépôt du métro à

la Porte d'Italie. C'est dans le treizième arrondissement que Suzanne, la sœur d'André vient au monde le 19 septembre 1919.

Dans la capitale, André fréquente la Maîtrise de Notre-Dame. Comme il chante faux, il est choisi pour servir les cérémonies car, habitué aux bombardements et dangers, il n'hésite pas à traverser seul Paris, le matin, pour servir les messes, que ce soit à la Conciergerie ou à l'Hôtel-Dieu. Dès cette période, il est remarqué par Mgr Pisani, doyen du Chapitre et historien, par le cardinal Dubois, l'abbé Brémont, Emile Mâle, auteur de livres d'architecture, et l'abbé Le Rouzic. Il conserve également le souvenir de Monsieur Ferré, son instituteur républicain, qui exigeait de ses élèves la supériorité sur les élèves des écoles des frères.

Dès lors, il devient à la fois le jeune qui mange ce qu'il trouve, comme à Courlandon, mais aussi un enfant de chœur habitué à la grande société, car il suit régulièrement le cardinal : ses repas varient du sandwich fait à la hâte, au repas des plus raffinés dans la vaisselle de luxe.

En 1926, son père revient à Reims, et travaille en cave de champagne. La famille s'est installée vers la rue Sainte-Geneviève, puis, en 1930, rue Macquart.

Se sentant attiré par la vocation religieuse, André souhaite devenir prêtre. En 1931, l'année où il perd sa mère, il fréquente le séminaire pendant trois ans, y passe le baccalauréat, son diplôme de philosophie, et porte la soutane. Il y rencontre l'abbé Macquart, le philosophe.

Son père se remarie, mais cette famille reconstituée ne lui convient pas, et il préfère passer ses vacances en accompagnant Mgr Suhard.

Il se rend souvent chez ses voisins, les Duval qui éprouvent pour lui de la sympathie. Le père, gazé pendant la première guerre mondiale, est originaire du nord de la France, et typographe de profession. Après les repas, André passe de nombreuses heures en compagnie de Marcelle, leur fille qui commence à lui trouver du charme. Elle est sa cadette puisque née à Reims le 27 septembre 1914, où elle suivra sa scolarité à l'école Carteret, puis à l'école Saint-André, au Lycée, et enfin aux cours Pigier.

Depuis quelques temps, André s'interroge sur sa vocation, d'autant qu'il n'a pas prononcé de vœux. Après quelques temps d'hésitation, c'est le dix août 1933 qu'il abandonne la voie de l'amour divin pour celle de l'amour humain.

Puis, occupé par des obligations plus terrestres, André part le 15 octobre 1933 faire son service militaire au 146^e d'infanterie de forteresse au Ban-Saint-Jean près de Metz. Là-bas, il est surnommé « l'Aramis de Fort Moselle », et occupe de nombreuses fonctions : vaguemestre, comptable, dessinateur, etc...

Au cours d'une permission, il demande à épouser Marcelle en janvier 1936, à la surprise générale car leurs deux caractères ne semblent pas s'accorder. Pourtant ils sont d'accord sur un point capital : la meilleure façon d'être aimé de quelqu'un, c'est de l'accepter tel qu'il est sans le juger.

En cette fin de vingtième siècle où chacun est exigeant en tous domaines, y compris en amour, jamais les divorces n'auront été aussi nombreux. Le couple Lamblot, malgré la traversée de la période la plus noire, la plus dangereuse, aura duré jusqu'au début du troisième millénaire.

Ils se marient le 10 août de la même année. La cérémonie se déroule à la mairie de Reims et dans l'église de Saint-André. Cette nouvelle vie familiale est ponctuée, dès le 18 octobre 1937, par la naissance d'André à Montigny-les-Metz, en Moselle.

Pour la naissance de Marie-Thérèse sa fille, le dix juin 1939, André n'hésite pas à venir à Reims et s'infiltrer dans la maternité en coupant le grillage qui l'entoure. Pour lui c'est un acte naturel, puisqu'il est militaire et ne peut accepter qu'un mur ou un grillage ne lui barrent sa route. Ce trait de caractère est permanent chez lui.

Mais la deuxième guerre approche et son épouse, domiciliée jusqu'alors à Reims, part en Bretagne vers Lamballe. En Lorraine, à l'autre extrémité de la France, André est sous-officier dans une compagnie d'intervalle, dont le rôle consiste à assurer la sécurité entre les casemates et fortins.

La capitulation de notre gouvernement est inscrite au début de la page la plus noire de l'Histoire de France. Les soldats des forteresses sont faits prisonniers, mais les compagnies d'intervalle se déplacent jusqu'à Nancy. Là, les autorités leur demandent de rendre les armes. Les militaires sont tellement consternés qu'un adjudant en devient fou, les Allemands font quelques prisonniers, et d'autres veulent fuir en Suisse.

Mais André refuse de se rendre et préfère continuer le combat, non par déduction intellectuelle, mais simplement par conviction intuitive. Il descend vers le sud.

Arrivé dans les Vosges, il essuie des bombardements aériens dus à la visite de Goering. Puis, à Saint-Dié, il rencontre une famille qui lui donne des vêtements civils, moins voyants que l'uniforme. Habitué à la vie spartiate depuis la première guerre mondiale, il se nourrit en volant dans les jardins pendant un mois, et surtout la nuit car les habitants sont particulièrement peureux.

Mais ce qu'il cherche avant tout, c'est la ligne de démarcation. Il arrive en Saône et Loire et, poussé par la faim, entre dans la première gendarmerie trouvée sur son chemin : mais les représentants des forces de l'Ordre n'ont pas le cœur sur la main et l'emmènent à Macon. Là, il est accusé d'avoir tué des allemands. Ses accusateurs sont des gendarmes dont le courage n'est pas la qualité majeure. Arrivé à se disculper, il est confié à un officier de cavalerie, puis envoyé au Deuxième Bataillon de Chasseurs à Pied de Jujurieux, où il cherche des contacts avec la Résistance, ce qui éveille la méfiance de son capitaine. Pendant les manœuvres, il prend une très bonne connaissance du terrain, et de l'Ain, mais il doit constamment rester sur ses gardes car son régiment est surveillé par les Italiens, contrôlé par les Allemands, sans oublier un officier pro-allemand, un officier pro-Vichy et André qui demeure surveillé par les gendarmes.

Il est envoyé avec son bataillon à Toulon pour couler la flotte française. Mais son régiment revient après trois jours car ils chantaient « vous n'aurez pas l'Alsace et la Lorraine » à la barbe des Allemands.

Il est rejoint en avril 1941 par Marcelle qui revient de Bretagne.

En novembre 1942, l'armée française est dissoute sur ordre d'Hitler. André s'engage alors dans la gendarmerie, et se trouve affecté dès le 29 mai 1943 à Chatillon sur Chalaronne. La population se méfie de la gendarmerie, trop obéissante à Vichy, néanmoins André se dévoue déjà pour les Résistants.

Le 22 août 1943, les fils Marloz et Salamon sont internés pour pose d'engins et d'explosifs. Ils s'évadent dès le 19 septembre et André reçoit pour mission de les retrouver. Mais son absence de zèle est vite remarquée, et pour cause, il n'hésite pas à rédiger des menaces de mort à son brigadier, avec l'aide du cachet de cire du maquis.

De novembre 1942 à novembre 1943, il devient membre de l'Armée Secrète, escortant ses compagnons d'armes en uniforme ce qui représente une garantie officielle pour les Allemands et les collaborateurs. Il reste également en contact avec des anciens du 2° B.C.P. et accomplit quelques missions de parachutage d'armes. Pendant cette période difficile, il effectue son service de jour et effectue des ravitaillements la nuit.

Mais toutes ses activités ne pourraient réussir sans la formidable volonté de son épouse qui n'hésite pas à mentir à des inspecteurs pour couvrir ses activités nocturnes. Même les enfants représentent des dangers car toute indiscretion de leur part peut être fatale, et les armes doivent être rangées en hauteur pour leur échapper.

Le couvre-feu étant imposé de 20h00 à 6h00, il est interdit de se déplacer sans un laissez-passer de la gendarmerie. Qu'à cela ne tienne, André réalise des faux avec tampons et signatures, ce qui lui vaut 60 jours d'arrêt à Trévoux.

En septembre 1943, au retour de ces arrêts, Lamblot est contacté par le docteur Nicollet, un soir à 22 h00. Ce dernier lui propose d'entrer dans la Résistance car Romans a besoin de cadres. Combattre l'occupant est un devoir pour lui, mais aussi pour Marcelle qui sait déjà ce qu'il lui en coûterait de rester seule avec trois enfants...

Ayant prévu de quitter la gendarmerie, André permet l'évasion de quatre Résistants devant subir sous peu un interrogatoire « serré » par un spécialiste allemand. Mais ayant quitté la gendarmerie sans prévenir, il est classé comme déserteur, ce qui lui vaut d'être recherché par la maréchaussée.

C'est ainsi que, le 6 novembre 1943, André entre dans le maquis et prend pour nouveau nom : « Maxime ». Dirigé par sa seule intuition, il devient alors un des acteurs principaux de la plus grandiose pièce de théâtre du XXème siècle : L'harcèlement des Allemands jusqu'à la libération du territoire. Les Alpes serviront de décor, il reste à présenter les personnages.

A tout seigneur, tout honneur, et nous trouvons le général Charles Delestraint. Refusant la capitulation, il se réfugie à Bourg-en-Bresse jusqu'en 1942-43. Jean Moulin lui confie le commandement de l'Armée Secrète. Mais arrêté à Paris, il est déporté à Dachau où il décède le 19 avril 1945

Dans l'Ain, l'Armée secrète, le maquis des F.T.P., de l'O.R.A. (maquis de l'armée), de l'I.S. (Intelligence Service), les F.U.J.P. (jeunesses chrétiennes) sont sous l'unique commandement d'Henri Romans-Petit, ancien capitaine de l'armée de l'air, arrivé dans l'Ain en janvier 1943 pour former et prendre la tête du maquis. Il avait été chargé par Marcel Demia de s'occuper des réfractaires dont il fait les premiers maquisards. Il sera nommé Compagnon de la Libération à la fin des hostilités. Romans prévoit tout jusqu'aux moindres détails, aux moindres coups durs. Contrairement à son image, ce n'est pas seulement un fonceur, il envisage toutes les possibilités dans les moindres détails. C'est un ancien de l'import-export qui s'est engagé en 1914-1918 en qualité de chasseur puis d'aviateur.

Parfois André Lamblot n'est pas d'accord avec Romans, et des problèmes de caractère se posent. Un jour Romans, excédé par la manière de diriger de Maxime lui répond « vous vous prenez pour le grand Jules du P.C. ! » Ce surnom est resté à Maxime.

Le colonel Xavier, de son vrai nom Richard Heslop, en liaison permanente avec l'Angleterre puisqu'il est un des responsables du S.O.E. (service secret britannique), assure les livraisons en armes, vivres et munitions. D'outre-Manche, où il joue le rôle de porte-parole au sein de la mission interalliée dirigée par Rosenthal, il revient toujours avec des cigarettes, tabac, chocolat, bonbons, savons, car il sait combien le moral des troupes est important.

Le capitaine Paul, de son vrai nom Owen Denis Johnson, originaire du Massachusetts aux U.S.A. est un membre de la mission interalliée. C'est un agent de l'O.S.S. (Services Secrets Américains), ami du général Donovan, arrivé dans la nuit du 18 au 19 octobre 1943 à Bletterans. Sa nonchalance n'a d'égal que sa connaissance parfaite de la langue française. Après la guerre, Paul est devenu consul dans différentes ambassades américaines jusqu'à l'heure de la retraite qu'il a passé à Chatillon sur Chalaronne.

En plus de ces quelques personnages, il est impossible de présenter les 7200 maquisards, officiers, sous-officiers et hommes de troupes, de toutes origines, mais animés par la même rage au ventre : tout faire pour libérer le pays.

Quant à Lamblot, dit « Maxime », voici comment la « voix du Maquis » du jeudi 7 septembre 1944, sous les plumes de Pédale et René, le présente : « Un léger embonpoint que tend à augmenter tous les jours un appétit féroce, un sourire épanoui, ainsi se présente le Lieutenant MAXIME, le « Grand Jules » pour les amis. C'est l'adjoint, le bras droit du Colonel Romans. Il a été de tous les coups durs, bagarrant à droite, bagarrant à gauche ; les coups de main, les sabotages auxquels il a participé ne se comptent plus. Il est resté un des rares survivants du P.C. après l'attaque de la Ferme de la Montagne. Il n'a pas hésité, après cette attaque, à faire 50 kilomètres dans la neige, devinez pourquoi ?... Se faire raser à Pont-d'Ain (homme du monde, gentleman avant tout).

Caractère purement français, il sait allier le courage à une éternelle bonne humeur. Sous la haute direction de son cousin le Capitaine PAUL, a vainement tenté d'apprendre l'Anglais. Un essai désastreux l'a vite découragé.

Ennemi acharné du sexe féminin a créé le club des « refoulés » (il en est d'ailleurs le Président et le membre unique ; c'est un Grand Jules !...).

Tout cela n'empêche pas que le Lieutenant MAXIME est un officier de grande valeur, un chef estimé de tous ceux qui l'approchent, un organisateur de premier ordre.

Il s'est remarquablement battu dans tous les secteurs qu'il a commandés. Le seul nom de « Trebillet » suffit à illustrer cette belle figure du Maquis ».

Il est chargé de l'organisation du P.C., dans les moindres détails : Il doit veiller à ce que les traces des véhicules et des combattants ne soient pas visibles au sol car les allemands repèrent ces indices par avion. Le P.C. de Maxime ne doit donc être accessible que par des chemins de pierres. De plus, il doit éviter que n'importe qui n'accède à lui directement.

Le 2 août 1945, Romans adresse un exemplaire de son livre « Les obstinés » à Maxime. La dédicace prend la forme d'un hommage : « Au Grand Jules; à Maxime qui fut un adjoint avisé, un chef suivi, un combattant courageux. A Maxime ami de tous les jours ». Romans.

Mais revenons deux ans en arrière.

Nous sommes donc en novembre 1943 et le maquis commence en frappant fort. Radio-Londres incite les Français à commémorer d'une façon ou d'une autre le 25^e anniversaire de l'Armistice. Romans, avec une audace que les cinéastes d'aujourd'hui n'oseraient pas mettre en scène, décide de fêter le 11 novembre, en provoquant les Allemands, à Oyonnax, ville de 10 000 habitants. Le choix de cette ville n'est pas dû au hasard : le commissaire de police est membre actif de la Résistance.

Maxime est chargé de l'intoxication afin que l'occupant ne se doute de rien, et de prévoir une possibilité de repli si la commémoration tourne mal.

A 11h30, deux camionnettes arrivent en trombe et fendent la foule. La première se plante devant la gendarmerie et la tient en respect grâce à une mitrailleuse (en panne !). La deuxième, après avoir maîtrisé le poste de police, s'empare du central téléphonique. Une des deux camionnettes est prêtée par le Père-Supérieur de la Trappe des Dombes.

Puis les passagers des camions se regroupent, parcourent la rue Anatole France en se rendant au parc. Le colonel Romans, chef départemental des F.F.I. est suivi de ses officiers. Une immense croix de Lorraine en fleurs artificielles tapissées de mousse précède 150 hommes armés. Faute de tenues officielles, les gants blancs du portedrapeau ont été prêtés par une jeune femme qui s'était mariée huit jours plus tôt.

L'enthousiasme est à son comble lorsque, sur le monument aux morts est déposée une gerbe portant pour inscription : « Les vainqueurs de demain, à ceux de 1914-1918 ».

Peu de temps après, le convoi reprend la route au son de la Marseillaise, reprise par la foule, et aux cris de « Vive la France, vive le Maquis ! ».

Ce défilé, preuve éclatante de leur détermination, est aussitôt connu dans le monde entier, et impressionne si fortement Churchill qu'il annonce à Emmanuel d'Astier de la Vigerie : « J'ai décidé d'armer la Résistance française ».

Mais l'occupant n'apprécie pas cette bravade. Des otages sont pris en représailles. Dans la nuit du 30 au 31 décembre, « Annibal » est arrêté par les G.M.R. et envoyé à la prison Saint-Paul de Lyon. Aussitôt Maxime tente une opération pour capturer quelques chefs du G.M.R. et obtenir un compromis. Surpris par des renforts, il se replie, contre-attaque, ce qui provoque l'abandon et la retraite des G.M.R.

Cette fois, l'Etat-Major allemand décide de combattre ces terroristes en s'accordant les moyens nécessaires. Trop fort, trop équipé, trop sûr de lui, il pense en finir en trop peu de temps. Mais il tombera trop vite dans le premier piège.

En janvier 1944, une section du camp des Plans d'Hotonnes, commandée par Maxime, tend un piège aux G.M.R. à Nantua. Un faux-traitre prévient l'ennemi de la présence de maquisards aux Neyrolles. Aussitôt, sans se soucier de leur sécurité, les G.M.R. se précipitent en camions, essuient un feu nourri d'armes automatiques et repartent avec de nombreux blessés. Le maquis ne déplore qu'un mort, un blessé fait prisonnier, et l'infirmier de la section.

Ce deuxième affront est déterminant. Les Allemands sont décidés à exterminer ces terroristes, et la Résistance est frappée également. Le lieutenant Brun est tué en laissant derrière lui une femme et une fillette de quelques mois que Marcelle connaissait bien. Pour éviter les indiscretions, il est décidé que, pour tout le monde (épouse comprise) le lieutenant Brun était parti en mission à Londres.

Mais la situation n'est pas entièrement sombre. Plusieurs gendarmes de Montmerle rejoignent le Maquis, et des employés de mairie n'hésitent pas à réaliser de fausses cartes d'identité et d'alimentation pour aider Marcelle. Le Maquis faisait également parvenir 1500f par mois pour Marcelle et 500f par enfant.

Chabot commande le sud du département. C'est un saint-cyrien qui, pourtant, ne finira ni grand officier de la Légion d'Honneur, ni général, et, bien qu'il ait participé à la guerre d'Indochine, finira Lieutenant-Colonel. il demande que le P.C. aille vers lui, au sud. Maxime enterre certains documents et se met en route avec le P.C.

Car près de Brénod se tient « au Molard » le P.C. des F.F.I. Les Allemands le savent et, dès le 5 février 44 au matin, forts de 5000 hommes, ils encerclent le plateau. Le 6 à 15 heures, ils passent à l'attaque, ce qui contraint les Résistants à n'emporter que les grenades et munitions au détriment du ravitaillement, et à se replier à la ferme de Machurieux près d'Outriaz d'abord, puis à l'Abergement de Varey près d'Ambérieux en Bugey. Ils descendent vers le sud, balayant la neige pendant le trajet pour brouiller leurs traces, et traversant les torrents. Maxime les précède, cartes et boussole en main. Après 40 kms de marche dans des conditions inhumaines et

pourchassés par l'occupant, ils arrivent à la « ferme de la Montagne » vers midi. Klaus Barbie, à la tête de sa milice, sait qu'il tient l'état-major du maquis.

Pendant ce court repos dans la ferme, et que les hommes allument un feu pour sécher vêtements et chaussures, Chabaud et Maxime étudient les positions possibles des sentinelles, lorsqu'ils reviennent précipitamment en hurlant « Aux Armes, les Boches sont là ! ».

Aussitôt commence un combat digne de Camerone. 22 maquisards épuisés et équipés de quelques mitraillettes affrontent 250 Allemands et leurs mitrailleuses, F.M. et mortiers.

Une heure plus tard, l'étau se resserre et la toiture de la ferme prend feu sous les coups des mortiers.

Maxime a une idée : Il faut tenter une sortie à tout prix. Les hommes devront quitter la ferme un par un puis se regrouper dans le bois après 300 m de découvert. Paul ouvre la porte et lance une grenade, les Allemands reculent légèrement et les maquisards profitent pour courir en file indienne sur un terrain découvert de 300 m. Les hommes se regroupent et doivent tirer sur les Allemands situés parfois à 3 mètres. C'est presque du corps à corps.

Mais la providence veille. Un brouillard s'abat rapidement sur-le-champ de bataille. Hélas, ceux qui ont voulu s'enfuir vers la montagne sont morts. D'autres ont été sauvés en s'engouffrant dans ce nuage qui frôlait la montagne, permettant la fuite de maquisards à l'abri des rafales ennemies, et infligeant un cinglant échec à la troupe allemande qui se venge sur le fermier dont le corps pourrira huit jours sur un tas de fumier.

Après la bataille, les Allemands furieux de n'avoir pas capturé les chefs de la Résistance, massacrent à coups de crosse les blessés et les tués.

Cette bataille reste auréolée de prestige, ce qui déplaît à l'occupant qui utilise la désinformation. Mais les échos parviennent aux autorités militaires qui accordent à André le 21 mars 1944, une citation à l'Ordre de la Région, avec la reconnaissance suivante :

Sous-lieutenant Maxime :

« Se trouvant le 8 février 1944 à la tête d'une vingtaine d'hommes du Maquis dans une ferme cernée par les Allemands, a su galvaniser ses hommes pour les entraîner dans une percée héroïque permettant ainsi à plus de la moitié d'entre eux de sortir d'une situation désespérée »

Sur les 22 maquisards, il en reste onze dont Maxime, atteint d'une balle dans le pied. Albert Tamborini de Nantua et Jean Brûlé de Neyrolles le traînent sur plus de 100 m. Il sera soigné par le docteur Le Tessier, futur maire de Jujurieux. Les Allemands ont 2 tués dont un officier, et plusieurs blessés, mais l'action avait été menée par la Gestapo, ce qui explique qu'aucune archive ne nous soit restée.

Si la valeur d'André est reconnue officiellement, il lui faut rester prudent. Le P.C. ne doit plus se trouver en zone d'opérations et Maxime propose de le déplacer en Bresse, à Sulignan. De plus, il a besoin de prouver qu'il est vivant. Lui qui conserve l'argent, se met à le distribuer car il doit rejoindre le P.C. à Chatillon sur Chalaronne. Il est d'ailleurs si dangereux de se déplacer qu'il passe devant chez lui sans venir voir son épouse.

Il doit également contacter Benoît, de son vrai nom le commandant Benoît Decombe, menuisier d'art dans le civil, chef du secteur de l'Armée secrète de la région des Dombes, dont la mission consiste à aider la Résistance.

Globalement, le commandement de l'Ain s'organise ainsi :

- Ravignan, ancien professeur de maths, de son vrai nom Deschamps, commande le secteur ouest. Précédemment, ce secteur avait été commandé par Brun, de son vrai nom Bouvret, ancien aviateur près de Pierre Cotte. C'est un homme énergique, mais lui-même et ses hommes ont tous été tués au cours d'une mission dans le Creusot.
- Montréal, de son vrai nom Pérotot, ancien militaire, commande le secteur nord.
- Chabot, commande le secteur sud.

Le tout dirigé par Romans, et secondé par Maxime.

Mais pendant ce temps, l'Allemand ne desserre pas son étau et, en avril 1944, les jours de deuil succèdent aux heures de gloire car la Résistance subit une nouvelle attaque allemande dans le nord.

S'y font tuer : Minet (de son vrai nom De Vancey) et Nocourt (de son vrai nom Darthenay). Ce dernier avait remis à Maxime une lettre destinée à sa petite fille qui venait de naître. La missive a été remise 55 ans plus tard à la famille, et l'on devine combien cet évènement a pu être émouvant.

En réponse à ces attaques, la Résistance mène de nombreux combats dans le secteur de Montréal (secteur nord), et harcèle l'armée allemande.

Pendant 36 jours, que ce soit à La Lebe, à Bellegarde ou au Col de France, les Allemands ne remportent aucun succès décisif.

Xavier rapporte que les alliés vont envoyer des parachutistes et demandent que soient préparés des terrains à protéger. Il est indispensable également que la frontière avec la Suisse soit surveillée. Les alliés demandent que les liaisons fonctionnent, et veulent savoir ce que font les allemands à Bellegarde.

Si quelques avions survolent la région, aucun parachutiste n'apparaît, et les maquisards restent seuls, face à un ennemi très supérieur en nombre.

Maxime est désigné pour aller vers le nord. Bellegarde va se sentir abandonnée des autorités françaises et les Allemands risquent d'y revenir. Maxime s'engage à y tenir un certain temps minimum. Il part avec une résistante-agent de liaison. Arrivé à Bellegarde, il est protégé par la famille de la fille.

Dès le lendemain, il reprend en mains la mairie déserte, et demande le retour des ingénieurs, des banquiers et des politiciens afin que la ville refonctionne normalement. Et le voici, en pleine salle du Conseil Municipal, qui donne ses consignes le plus naturellement du monde.

Mais le culot ne suffit pas, l'ennemi se combat avec des armes, et Maxime demande à Xavier des mitrailleuses. Il est bien inspiré car les allemands reviennent une semaine plus tard environ, sans entrer le soir même.

Il devient capital que la ville continue de vivre. Désertée, la situation aurait profité à l'ennemi. Aussi Maxime empêche la population de quitter la ville par ce message :

« Habitants, Les mesures que nous avons prises ont toujours été supportées par vous, calmement et nous espérons arriver à vous convaincre que nous servions vos intérêts.

Depuis quatre jours nous avons repoussé toutes les attaques mais aujourd'hui je donne l'ordre de repli sur les hauteurs environnantes.

Restez dignes.

Et dites-vous bien que si l'ennemi méprisait les lois de la guerre, usait de représailles à votre égard, nous fusillerions immédiatement les prisonniers allemands que nous détenons.

Mais je veux croire que notre attitude sera comprise.

Nous continuerons la lutte pour vous libérer, libérer la France. »

Une fois encore, Maxime vient de remplir sa mission...et ce n'est pas la dernière.

Voici comment le chef Haurioud, commandant l'armée secrète de Saint-Germain-Plagnes a rendu compte de la bataille de Trébillet :

Au cours du mois de mai 1944, l'A.S. de St Germain-Plagnes est avisée par le capitaine Romans, chef départemental, qu'elle devra au jour J. de concert avec d'autres groupes de la Résistance, interdire l'accès de la route nationale en avant de Trébillet, hameau de Châtillon-de-Michaille. La date est indéterminée. Elle peut précéder celle du débarquement tant attendu des forces alliées. Quoi qu'il en soit, le recrutement de tous ceux qui veulent combattre se poursuit activement dans le plus grand secret.

Enfin l'ordre arrive ! Le 9 juin 1944, les volontaires de St Germain-Plagnes vont se rassembler sur la route de Trébillet à Montanges, à hauteur des groupes de Tacon et de Châtillon, gardant le tunnel de la Grotte et la route nationale qu'elle s'emploie à barrer par un épais massif de ferraille et de ciment.

Les armes ne sont pas assez nombreuses pour en pourvoir toutes les recrues. On attend tous les jours le parachutage annoncé et spécialement réservé à notre A.S. Le

service se borne, dès lors, à des patrouilles dans les vallées de la Valserine et de la Semine et à organiser le terrain (tranchées, barrages et abris) avec le concours de tous les hommes valides.

A la fin Juin, le groupe posté sur les hauteurs dominant la rive droite de la Valserine, devant Montanges, prend sous son feu des cars transportant, par la route de Bellegarde à Chézery, des troupes allemandes qui ripostent, se replient et reviennent à la charge, le lendemain, avec des canons sans insister.

Mais l'ennemi veut porter un coup fatal. D'après les plans trouvés sur un officier, l'attaque allemande a pour but de dissocier et de détruire les troupes des F.F.I. du département. Forts de 35 000 hommes, ils attaquent par une action simultanée de 5 colonnes, d'artillerie, d'engins blindés, d'aviation de bombardement et d'assaut, le 11 juillet, à la première heure,

Dès 8h30, le chef de compagnie Gazo apprend, par téléphone, que 600 Allemands se dirigent sur Chatillon. A 12h00, un déluge d'obus, de mortiers et de mitrailleuses lourdes s'abattent sur les Résistants. Le Groupe Rousset interdit la route de Treybillet et de Montange aux ennemis. Les Résistants contre-attaquent à six heures du matin. Comme l'écrit Romans en page 175 des « Obstinés » : « Encore plus à l'est, à Trébillet où en raison de la nature du terrain nous avons construit un gros barrage, la bataille est très vive. Nous faisons sauter un bloc de rocher qui ensevelit plusieurs allemands. L'A.S. de Nantua et deux sections de la Compagnie Boghossian contre-attaquent. L'action commandée avec adresse et audace par « Grand Jules » aboutit à un succès. L'A.S. de Bellegarde avait fait un utile travail de harcèlement. »

Le 12 juillet, à l'aube, l'A.S. de St Germain est de nouveau à son poste à hauteur du tunnel et l'action ne tarde pas à s'engager. Les Allemands répondent à nos deux F.M. avec leurs canons et leurs armes automatiques. Vers 18 heures une mine placée dans le rocher surplombant la route, saute et d'énormes masses de pierres tombent sur une colonne. D'autre part selon la suggestion d'un de nos volontaires, un wagon portant une charge d'explosifs est lancé à la dérive depuis la gare de St Germain et explose dans le tunnel. Dès lors, les Allemands n'insistent plus et se retirent à Chatillon, abandonnant trois canons de 37, deux voitures blindées, un car et deux camions. A 19 h, l'occupant, ayant pris femmes et enfants en otages, vient récupérer son matériel.

Romans encore, dans un compte-rendu du 6 août 1944, rapporte ainsi les événements : « J'ai l'honneur de vous rendre compte que les 10-11-12-13-14-15-16-17 juillet nous avons été l'objet d'une attaque puissante de la part des Allemands. Conduite avec des effectifs élevés, exécutée avec des moyens puissants, elle a eu pour objet un encerclement total de toutes nos troupes. Cette manœuvre a été déjouée grâce aux mesures prises et surtout au mordant exceptionnel des F.F.I.

Nos pertes sont minimales et j'insiste sur cette affirmation car je sais que des renseignements erronés nous concernant vous ont été transmis. Le nombre des tués appartenant aux F.F.I. est de 85, celui des blessés ne dépasse pas 80. Si l'on tient compte de nos effectifs, nous arrivons à un pourcentage inférieur à 2%. D'autre part si je ne connais pas encore le nombre de civils fusillés, il est permis cependant de l'évaluer à environ 70 pour l'ensemble du département.

Dans un autre rapport, il évalue les pertes ennemies à 1000 ou 1200 hommes hors de combat. »

Mais comme toujours, il loue la détermination et le courage de ses hommes, en relatant par exemple, en page 181 des « Obstinés » : A Trébillet je trouve Maxime « Grand Jules » calme, très calme. Michel Gravert et Michette me racontent les combats heureux que nos gars viennent de livrer. Tous veulent continuer la lutte. Je dois me fâcher pour leur imposer la retraite. Il me faut leur expliquer pour justifier ma décision, que plusieurs colonnes allemandes sont signalées...

Après l'annonce du débarquement sur Radio-Londres, le 6 juin 1944, la situation change. A partir de ce jour, chaque Résistant arbore le brassard bleu, blanc, rouge. Par contre, certains événements seraient lamentables s'ils n'étaient comiques. Ainsi les anciens gendarmes qui avaient accusé Lamblot d'avoir tué des Allemands voulaient un document prouvant qu'ils étaient entrés dans la Résistance pendant la guerre !... D'ailleurs, tant d'inconnus se présentent pour obtenir la carte verte de combattant volontaire, qu'une commission spéciale est créée et Maxime est sollicité pour attester les noms et les dates.

A la fin de la libération, la France vit une période assez trouble car chacun veut prendre le pouvoir. Les F.T.P. (communisants) donnent des grades et des décorations car ils relèvent directement de Paris sans suivre la voie hiérarchique.

Le 3 septembre, les Allemands quittent Chatillon, laissant la place aux Américains qui arrivent trois jours plus tard.

Le 12 septembre 1944 les unités mobiles sont créées après la disparition des maquis. Il reste donc pour possibilité, soit de rejoindre l'armée De Lattre, soit d'entrer dans les unités mobiles.

L'Unité Mobile de l'Ain est constituée de 2 bataillons (un commandé par Chabot, l'autre par Montréal), 1 état-major et 1 bataillon en formation. Les soldes et indemnités sont celles en vigueur dans l'armée africaine. Le lieutenant Colonel Romans est nommé, dès le 12 septembre, à la tête de cette unité. Il est aussi nommé préfet de l'Ain par Alban Vistel, ami de De Gaulle et représentant du gouvernement. Mais Yves Farge, commissaire de la République, n'a jamais voulu le reconnaître et Romans est fait prisonnier et incarcéré le 18 septembre 1944 au Fort Montluc. Les anciens du maquis de l'Ain, dans une lettre ouverte, s'en indignent à juste titre : « Ce que, ni les Allemands, ni la Gestapo, ni la Milice n'avaient pu réaliser malgré tous leurs moyens, malgré tous leurs efforts, vous l'avez réussi immédiatement et sans difficulté. Le prétexte que vous avez invoqué n'a trompé personne... Nous savons, Monsieur Yves Farge que le Colonel Romans... vous a très mal reçu en son P.C.... Lorsque vous vous êtes présenté en disant « Je représente les pouvoirs publics », il vous a répondu d'une manière quelque peu cavalière « je représente les gens qui se sont fait casser la gueule ».

Les tensions sont vives entre ceux qui combattaient depuis Londres, et ceux qui combattaient sur le terrain. Xavier doit quitter la France en 48 h, le gouvernement

français craignant que les Résistants, commandés par les Anglais et Américains ne prennent le pouvoir en France.

Pourtant 1944 est l'année du combat entre la lumière et les ténèbres. D'une part, des maquisards sont arrêtés sur dénonciations, mais nous trouvons également d'autres hommes et femmes qui accomplissent les actes les plus héroïques, comme Michette, une femme, qui maniait la mitrailleuse et prenait part aux combats contre les hommes.

Maxime est chargé d'évacuer les derniers problèmes du département, liquider les affaires des F.F.I., payer les dernières dettes du maquis, puis, affecté avec Paul à la prévôté de Lyon sous le commandement du colonel Mary, administration formée par le gouvernement provisoire du général De Gaulle.

Devavrin, patron du B.C.R.A. reproche à Lamblot d'avoir travaillé avec les Américains, et volontairement lui affecte une chambre dans la région lyonnaise, dont la plaque au-dessus du lit rappelle qu'ici Pétain avait couché. Maxime, qui avait accompli les plus glorieuses missions, ayant toujours fait face à un ennemi supérieur en nombre et en armes; ancien adjoint au Chef départemental des Maquis et F.F.I. de l'Ain et du Haut-Jura, Commandant d'Armes de Nantua (la capitale des Maquis et F.F.I.), chef militaire et civil de Bellegarde et de sa Région, Chargé des missions avec les alliés, et chargé par le chef régional Alban Vistel des Relations avec les Comités de Libération, lui dont le nom méritait d'être écrit sur les pages les plus héroïques de l'Histoire de France, une fois redevenu André Lamblot, est presque accusé de trahison.

Mais si la situation est difficile, le combat continue. Un jour, dans les environs de Lons-le-Saunier, Lamblot entend parler d'une famille suspecte d'aider l'ennemi, car les Allemands avaient créé un réseau ayant pour mission, entre autres, d'aider d'anciens nazis. La maison est cernée, les occupants emmenés au premier étage. Lamblot prend la femme, descend avec elle au rez-de-chaussée, l'interroge, s'empare et finalement, excédé, tire deux coups de feu. Il remonte, saisit le mari et lui demande de tout avouer ce que ce dernier, par peur, a fait immédiatement, dénonçant son réseau. Après quoi, André, victorieux, est allé chercher l'épouse qui était simplement bâillonnée.

Pendant ce temps Romans fonde la Maison du Maquis et la Fédération des Maquis de France. Descourt accepte que Lamblot rejoigne Romans, Mary aurait préféré qu'il reste à Lyon.

André rejoint donc Romans en qualité de Secrétaire Général et se retrouve lieutenant de réserve sans le savoir. Car Maxime n'est pas un carriériste. Un câble du général Koenig, en date du 6 juin 1944, stipulait entre autres que « Les grades suivants sont conférés à titre fictif à ceux qui ne sont pas titulaires d'un grade au moins égal à...Chef de 1000 hommes = Lieutenant colonel... les détenteurs de ces grades sont autorisés à porter l'insigne correspondant et seront reconnus comme tels par les troupes françaises et alliées. Le fait de porter les insignes ou le titre équivaut à accepter les règles de la hiérarchie militaire... ». A 32 ans, il aurait dû être nommé lieutenant-colonel, mais se souciant peu de son avancement, il avait négligé de figurer sur la liste, et le voici commençant une nouvelle carrière au plus bas de l'échelle des officiers.

Mais la Maison du Maquis et la Fédération des Maquis sont des établissements non militaires et fonctionnant sur le principe des associations loi 1901. S'apercevant du statut particulier, André décide de se rengager, et contacte la Direction du Personnel Militaire de l'Armée de Terre. Mais sa carrière est bloquée sur ordre de Michelet, le ministre de la Défense Nationale, car il avait été l'adjoint de Romans. Michelet trouve Lamblot formidable pour l'armée de terre, et refuse qu'il aille dans l'aviation comme instructeur à l'école des cadres.

Pendant le maquis, Maxime avait créé un réseau de renseignements. Au début, les moyens étaient primaires : quelques postes radio encombrants, alors que les allemands bénéficiaient de la photo aérienne. A la fin des hostilités, le maquis possédait plusieurs appareils radio, des magnétophones sommaires, mais un service de messages chiffrés en liaison avec les alliés quotidiennement. André possède donc une sérieuse expérience tant dans le Renseignement que dans le terrorisme.

Les services de renseignements français datent, pour certains, du dix neuvième siècle. Les services secrets, quant à eux, sont créés en 1943 à Alger par le Général Giraud, sous le nom de Direction Générale des Services Spéciaux (D.G.S.S.), devenue ensuite Direction Générale des Etudes et Recherches (D.G.E.R.). Ce service est une reprise de l'ancien Service de Renseignements Guerre, dissous en 1940, et que le Colonel Rivet avait maintenu en activité officieusement. En 1946, le colonel Passy, à la tête de la D.G.E.R. transforme son service, en fait le Service de Documentation Extérieure et de Contre-Espionnage (S.D.E.C.E.) et l'implante dans une caserne du boulevard Mortier à Paris. Le Contre-Espionnage est confié au colonel Roger Lafont, surnommé « Verneuil ».

C'est grâce à Denis-Owen Johnson, devenu membre influent de la C.I.A., qu'André Lamblot est présenté au colonel Verneuil.

Mais pour l'instant, André est affecté dans des unités ordinaires. Et, le 1^{er} novembre 1945, il rejoint le 150^e Régiment d'Infanterie, refondu avec l'ancien 93^e R.I..

Son souvenir le plus marquant est d'être allé chercher le drapeau du 93^e R.I. , avec le maréchal De Lattre, et sur ordre de celui-ci qui l'estime. Le 93^e R.I. est commandé par le colonel Cogny, disparu mystérieusement dans un accident d'avion au-dessus de la méditerranée, en compagnie de spécialistes du nucléaire.

La vie militaire est toujours mouvementée. En octobre 1946, nous retrouvons André nommé instructeur au Val de Grâce. Il a l'idée d'entraîner les médecins de cet hôpital dans les bois pour les habituer à opérer sur le terrain. C'est au cours de cette manœuvre qu'il apprend la naissance de sa fille Marie-France, le 10 juin 1946. Il lui donne ce prénom pour marquer la libération du pays.

Il est ensuite affecté au bataillon d'instruction du centre de sélection de Vincennes, et se trouve plus particulièrement chargé de la Préparation militaire supérieure.

Deux ans plus tard, le dix novembre 1948, il est réaffecté au 2^e B.C.P. à Vincennes, ce qui le contraint à défiler souvent à Paris. Mais son régiment a bien changé. Aucun compagnon d'avant-guerre n'est resté. Du coup il devient la gloire de son régiment.

Nommé capitaine le 1^{er} janvier 1951, il est à la tête d'une compagnie d'accompagnement, et à ce titre reçoit beaucoup de matériel (mais accompagné de notices en anglais) et joue également le rôle de chef de garage, en remplacement, bien qu'il n'ait aucune connaissance en mécanique. Le bataillon devient porté, et part en Sarre, à Saint Wendel. André retrouve d'anciennes connaissances puisqu'il dépend de la division du général 5 étoiles Descourt, ancien chef régional pendant le maquis.

En octobre 1951, il est affecté au 1^{er} bataillon de marche d'Extrême-Orient en Indochine, dont l'insigne est un dragon. C'est le 20 novembre 1951 qu'il arrive au Vietnam par le bateau Origa.

Sur un ton malicieux, André avoue que, de tous les combats menés là-bas, il conserve entre autres le mauvais souvenir d'une attaque... par les fourmis rouges : Il est des adversaires contre lesquels les fusils sont impuissants.

Quant aux vrais ennemis, leur action est moins désordonnée car les Vietnamiens sont très organisés. Dès le plus jeune âge tout enfant est réquisitionné à des fins militaires. En face, les français ont le deuxième bureau, chargé de collecter le renseignement militaire, et les D.O.P., détachements opérationnels qui luttent contre les organisations vietnamiennes.

Ce qui le frappe le plus André dans ce pays, c'est de voir ces adultes et enfants vivant continuellement dans la boue. Par contre, le buffle, animal costaud aux grandes cornes majestueuses le séduit même si, parfois, les viets se cachent dessous.

Lamblot se trouve muté à l'Etat-Major, 5^e section de l'E.M.I.F.T. De par ses fonctions à la deuxième D.M.T., il est obligé de prendre le maximum de contacts avec la population civile. Mais il se rend compte également que certains français trahissent et que des armes françaises sont remises aux Viets avant que nos régiments n'en soient affectés.

En Mai 1953, Henri Navarre succède à Raoul Salan comme commandant en chef des troupes d'Indochine. Afin de maintenir la position française dans cette région du monde, il est décidé que Dien Bien Phu deviendrait une base stratégique au Laos. Le 20 novembre 1953 sont parachutés deux bataillons dont celui de Bigeard. Un mois plus tard, 12 000 militaires français y sont installés. Mais, en février 1954, se tient dans le camp une réunion entre René Pleven, ministre de la Défense en inspection, et plusieurs militaires dont le général Blanc. Ce dernier, prévoyant les pluies et inondations de printemps, demande que le camp soit abandonné avant le quinze avril. Pleven refuse pour des raisons politiques : Les partisans viet-namiens de la présence française en Indochine seraient démoralisés, donc nous devons rester dans la cuvette de Dien Bien Phu.

Depuis le 15 septembre 1953, André Lamblot est muté au Laos, à Vientiane. Là, en sa qualité de chef de la brigade opérationnelle de Contre Espionnage de la 2^e D.M.T., il bénéficie d'un avion, d'une maison à part, d'une table d'écoute, de radio portatives, de radiogoniomètres, d'un service du Chiffre élaboré et doit surveiller

l'ensemble du Laos. Autant il apprécie les fleurs superbes de ce pays, autant il déteste définitivement les serpents que l'on y rencontre toujours et partout.

La vie y est ponctuée par des réceptions diplomatiques. Un soir, il est invité par l'ambassadeur de Thaïlande au Laos. C'est un ancien général parlant très bien le Français. Il revient d'un voyage officiel en Chine et, selon son épouse qui donne la liste des villages « L'artillerie chinoise ne se tient pas très loin de la frontière vietnamienne ». Or, Lamblot connaît très bien les populations bordant la frontière chinoise. La jungle est d'une telle densité que jamais l'armée chinoise n'aurait pu y passer les armes lourdes en subissant les attaques des indigènes. Acquis à la cause française, ces villageois peuvent faire obstacle à la progression chinoise.

Aussitôt, Lamblot envoie un télégramme à Saigon : le général Navarre manque de temps mais dans l'avion au retour au Laos, Lamblot lui rend compte de son renseignement concernant une attaque vietnamienne. Hélas, le général ne le croit pas. Son plan n'est pas appliqué, et l'armée chinoise peut sans encombre, transporter à pied sur 300 k, plus de 8 000 tonnes de ravitaillement et matériel, et ce fut le désastre de Dien Bien Phu.

Le 13 mars 1954, pendant que les premières positions françaises tombent, André revient en France. Il est affecté au dépôt central des isolés, mais n'y est jamais allé. En réalité, il est rapidement muté en qualité de conseiller auprès du ministre des anciens combattants. Mais son affectation est annulée car il est supplanté par un intrigant.

Quelques mois plus tard, le 12 juillet, il est affecté au 93^e à Courbevoie, mais n'y reste qu'une journée.

Le lendemain, il retourne au service de préparation des réserves de Vincennes (centre de sélection), avec prise effective des fonctions le 19 octobre 1954. Cette fois, son rôle d'agent des services spéciaux consiste à donner une opinion générale sur les conscrits.

Mais les ordres de mutation se croisent et en réalité Lamblot devient chef du premier bureau de l'Etat-Major du groupement régional 51 aux Invalides, service chargé de l'administration, à compter du 18 octobre, et s'occupe du groupement des réserves, des tests, et de la préparation militaire. Il est placé sous les ordres du colonel Tabouis, de la famille de Geneviève Tabouis, la chroniqueuse de R.T.L.

Son séjour en métropole ne dure que trois ans. Le premier janvier 1957, il est muté au 60^e R.I. en Tunisie. Il s'aperçoit avec surprise que certains vins de Tunisie s'appellent Lamblot, mais il n'a pas le temps de trouver un lien généalogique avec ses propriétaires puisque, le 25 juillet de la même année, son régiment est transporté en Algérie à Verdure, où il assure le commandement du service de l'action psychologique.

Cette fois, l'ennemi est moins organisé qu'en Indochine. Un jour André est félicité pour avoir repéré et fait arrêter un camion transportant des armes cachées sous une livraison de poissons à Alger. Mais la surprise est encore plus grande car les deux

passagers du véhicule ne sont autres que des espions à la solde des rebelles : André le savait.

Selon certains, les séances de torture sont justifiées car il faut obtenir d'urgence des renseignements, mais Lamblot les refuse car elles présentent peu de garantie de vérité. Les interrogatoires des services spéciaux sont moins musclés que ceux de la police. D'abord, il s'adresse à des hommes plus évolués, sur qui on doit d'abord cueillir des renseignements les concernant, et à qui l'on doit parler de leur famille. De plus, le suspect doit sentir que celui qui l'interroge sait quelque chose. Il est donc impossible d'interroger derrière la police car le suspect est traumatisé. La finalité est également différente: L'interrogatoire de police mène au tribunal et le suspect risque quelques années de prison. L'interrogatoire des services spéciaux peut se terminer par une balle perdue...ou par une simple expulsion du territoire.

Le 16 septembre 1958, André Lamblot est affecté au 5^o bureau pour convertir les populations indigènes à la cause française.

A Orléanville, il réside dans la maison du propriétaire du dictionnaire « Le Robert ». C'est un immeuble équipé contre les tremblements de terre, technologie rarissime en ce temps.

Un jour, un attentat a fait de nombreuses victimes. Le général Du Passage exige que Lamblot fasse une enquête, puis fasse subir des interrogatoires. Quelques jours plus tard, Lamblot a procuré tous les renseignements au général, et le réseau a pu être démantelé sans la moindre torture.

Le 1^o mars 1959, le voici muté au centre de coordination interarmées (10^o région militaire)

Là, il fait connaissance d'un Soudanais qui, venu par l'Arabie, l'Egypte et la Tunisie, vient implanter le plan islamique armé. L'homme, n'ayant commis aucun acte répréhensible, doit être remis en liberté. Mais se sentant libre, il se confie à André et lui explique le programme mis sur pied : L'Islam armé vise à posséder l'Europe, et plus particulièrement la France, dont la position est particulière dans le monde. Et il lui avoue très naturellement que « pendant que les Français font un enfant, les Nord-Africains en font quatre. Ils se disposeront autour des villes pour mieux les assiéger le moment venu et que des actes d'incivisme seront, de temps à autre, réalisés par des jeunes afin que les Français d'origine européenne se sentent toujours en insécurité ».

Nous pouvons imaginer la stupéfaction d'André Lamblot qui n'est pourtant pas au bout de ses surprises. Son interlocuteur continue ses confidences : « Nous devons faire preuve de cruauté pour terroriser les Français. Aussi nous n'hésiterons pas à égorger des islamistes algériens qui ne présentent aucun intérêt pour nous... ». Voici un programme subversif à long terme dont nous subissons toujours les effets.

Mais l'ennemi le plus redoutable n'est pas seulement celui que l'on croit. Tout comme en Indochine, Lamblot s'aperçoit que des armes françaises sont livrées à l'ennemi au moyen de camions de notre armée. Le sang français a coulé par la faute d'autres Français qui, aujourd'hui, tiennent le haut du pavé avec des positions honorables...

Le premier novembre 1959, André reste affecté au 58° B.I. du Service de Document Extérieur et de Contre-Espionnage (S.D.E.C.E). C'est un changement de noms du centre de coordination interarmées.

Le 19 juillet 1960, c'est le départ d'Algérie pour une nouvelle affectation au centre de sélection de Vincennes. Il y reçoit, entre autres Jean-Louis Debré (le futur ministre de l'intérieur), Patrick Dupont le chorégraphe, et Johnny Halliday avec tant de journalistes et photographes, même sur les toits, qu'il doit cacher le dossier pour éviter le vol.

A ce moment s'est tenu le procès de l'attentat du Petit-Clamart. Après deux mois d'hésitation sur des noms divers, le général commandant la place de Paris décide qu'André Lamblot assumera la sécurité du procès. Les autorités craignent un acte de terrorisme ou un attentat par des membres de l'O.A.S., ou des légionnaires. De plus, André Lamblot doit veiller à ce que la Presse n'importune pas les familles des prévenus. C'est ainsi qu'il s'en est pris à Frédéric Pottcher.

Il a les pleins pouvoirs pour assurer la sécurité du procès et pour contacter toute organisation pro ou anti-gouvernementale. Pour plus de sécurité, il est raccompagné chaque soir chez lui en voiture de police, par un commissaire.

Une fois de plus, il réussit ce qui aurait pu être sa dernière mission car le premier octobre 1965 sonne l'heure de la retraite, marquée par le retour à Paris.

Trois ans plus tard, bien que retraité, il est réquisitionné pour effectuer des missions de surveillance dans Paris au cours des événements de mai 1968. André reprend du service au sein de la Direction Générale du S.D.E.C.E. et termine sa carrière comme colonel et Directeur Adjoint du Contre-Espionnage.

Il se rend souvent au stade Charletty, pour obtenir des renseignements sur Daniel Cohn-Bendit.

Cette période troublée lui permet d'entrer en contact avec Chaban-Delmas et Michel Debré. Mais il est toujours absent du domicile conjugal.

Car Marcelle, la très discrète épouse d'André, avait toujours élevé seule leurs cinq enfants, même pendant la période la plus noire de l'occupation. Elle avait joué le rôle de chef de famille pendant les mutations d'André en Indochine et en Algérie. Mais maintenant, ils entendent bien, tous les deux, profiter de la retraite.

En 1969, grâce aux emplois réservés, André Lamblot trouve un emploi à Orange. Il est pris en qualité d'agent technique à la Sogima (Société de gestion de l'immobilier de l'armée), dirigée par un ancien lieutenant-colonel de la Résistance et de l'armée, et aussi un député : Rivière. Cet organisme loge des officiers, des civils, et des spécialistes du nucléaire, et permet à la famille Lamblot d'améliorer l'ordinaire car la retraite est insuffisante pour subvenir à l'entretien du ménage.

Si André est rayé des cadres d'active, le S.D.E.C.E. ne l'oublie pas pour autant. En 1972 une secte pratique le porte-à-porte à Orange pour le compte d'un autre pays.

C'est une des facettes inattendues du travail dans les services spéciaux car l'espion ne ressemble jamais aux héros de cinéma. Qu'un prospecteur vous pose chez vous quelques questions sur vos antécédents, vos opinions ou vos revenus, voilà qui est bien naturel et même sympathique. Et s'il vous fait remplir une demande de crédit où sont mentionnés vos diplômes, votre situation familiale, votre état de santé, vos antécédents professionnels et militaires, voilà qui ne paraît pas inquiétant. Pourtant si chaque jour des copies de plusieurs milliers de ces dossiers sont transmis vers un pays mal intentionné, voici une pratique qui peut nous coûter cher à l'avenir.

Justement, une secte, sous une couverture honorable, sillonne Orange. En vérité, ses membres servent d'agents de renseignements pour un pays en guerre économique avec la France. Lamblot reprend du service, constitue un dossier, accumule les preuves, puis contacte le gourou dans une villa isolée, l'impressionne, lui prouve qu'il sait tout et lui ordonne de quitter le pays en 48 H : Ainsi fut fait.

Mais les contacts avec le S.D.E.C.E. deviennent sporadiques. André compte s'investir, et il n'a oublié ni sa première vocation de prêtre, ni la misère qu'il a croisée au long de sa vie.

Le 6 janvier 1971, l'abbé André Chastroux demande qu'André entre au Secours Catholique. En février, il accepte et, dès le 23 décembre 1971 il monte en grade. Dès le 17 mars 1972, il dirige le Secours Catholique d'Orange.

Du 7 au 16 octobre 1972, l'association expose à la foire, et son stand est très remarqué. Puis, avec le feu vert, et l'étonnement du Secours Catholique d'Avignon, il achète une maison. Mgr Rodhain vient de Paris avec un expert immobilier et après examen, donne son accord. Cet immeuble a été immédiatement, et sans travaux, transformé en bureaux et en vestiaire avec un fonds de vêtements et de couvertures immédiatement disponible. Par la suite, ont été réservées plusieurs salles : une comme salle de jeux pour les jeunes, une autre pour lutter contre l'illettrisme. Par la suite, le vestiaire a reçu des meubles. André met également sur pieds un système de bons de remises dans les supermarchés pour éviter la mendicité, et permettant d'acquiescer tout type d'achat. Les vagabonds peuvent également avoir des douches gratuites. Certains médecins ont des bons d'achat de viande qu'ils peuvent remettre aux malades démunis, dans l'attente de l'assistante sociale, et sans tenir compte de leur religion, ou tout autre critère. Enfin, certains bons permettent, en cas d'urgence, l'hébergement à l'hôtel.

Tout ceci se fait donc dans le respect de l'individu.

Toutefois, André s'oppose aux vacances de jeunes défavorisés des banlieues à la campagne, car il y a trop d'écarts sociaux.

En accord avec d'autres associations caritatives (Protestants, Croix-Rouge...) il crée deux associations du troisième âge. Comme le secours populaire refuse de participer, c'est un conseiller général communiste qui prend en charge l'assurance des deux foyers.

Depuis l'arrivée de Mitterrand, le S.D.E.C.E. change profondément et André n'a plus qu'un rôle de conseiller occasionnel. De plus, Marcelle ne supporte plus le mistral du

midi. Aussi, en 1974, la famille déménage pour les Clayes sous Bois. Là, André ne fait partie d'aucune association. Il passe son temps, avec son épouse, à voyager en Chine, au Mexique, en Egypte, en Grèce, en Thaïlande, et fait de nombreux voyages en France.

Puis, en fin 1983, la famille vient s'installer à Reims. Mais les contacts restent fréquents avec l'Ain. A la création du musée de la Résistance et de la Déportation à Nantua, André remet, en 1994, des documents, des notes et le fanion de la Résistance. Il verse aux Archives départementales un cahier contenant les noms des 283 premiers maquisards.

La petite fille d'André et Marcelle, Sylvie, étudiante au Lycée Jean-Jaurès de Reims, révèle un jour en classes, quelques noms des célébrités qu'a connu son grand père. Son professeur n'est autre que Patrick Demouy, secrétaire général de l'Académie Nationale de Reims, vénérable institution qui manque alors de trésorier.

Un repas est organisé chez le professeur Germain qui résidait à l'angle de la place du Forum, presque en face du musée le Vergeur ou l'Académie avait un bureau. Au cours du repas, Le poste de trésorier est proposé à Lamblot qui l'accepte bien qu'il faille reprendre le travail à zéro car il ne reste aucune archive. Il lui faut donc arpenter les rues de Reims et se renseigne auprès de chaque banque. Seules la caisse d'épargne et la S.N.V.B. ont retrouvé différents comptes.

Mais André Lamblot est conscient du mal qui incite les hommes à créer des guerres pour l'argent ou le pouvoir, regrettant que les gouvernants manquent de prévoyance à long terme et n'écoutent pas assez les services spéciaux. C'est aussi un aventurier, un observateur, un intuitif, un ami chaleureux et un grand-père affectueux.

"Maxime" s'éteint le 3 septembre 2003 laissant un grand vide chez ceux qui l'ont connu et cotoyé.

L'impressionnant André « Maxime » Lamblot a justifié sa place parmi les grands noms de la Résistance. Il en mériterait également une autre au Panthéon. Mais c'est une autre Histoire...

TEMOIGNAGE DE SATISFACTION

Ordre N° 10 du Général commandant le secteur fortifié de
FAULQUEMONT

Un témoignage de satisfaction est décerné à

LAMBLOT André, sous - officier au 146° R.I.F.
Pour le motif suivant :

« Au cours de la campagne de travaux de 1937, a fait preuve
d'ardeur et d'initiative, donnant à ses hommes l'exemple du travail.

A obtenu de ceux-ci un excellent rendement ».

CITATIONS

A la Division - décernée par le Colonel Didier CHAMBONNET en mars 1944 - et a été lue à la radio, et remis devant les maquisards et de l'Armée Secrète de Chatillon sur Chalaronne.

« Se trouvant le 8 février 1944 à la tête du P.C. Départemental, composé d'une vingtaine d'hommes du Maquis, dans une ferme cernée par les Allemands, a su galvaniser ses hommes pour les entraîner dans une percée héroïque, permettant ainsi à plus de la moitié d'entre eux, de sortir d'une situation désespérée. »

A la division - décernée en Mai 1944 par le Colonel Didier CHAMBONNET

« Lors des attaques Allemandes d'Avril 1944, quoique adjoint au chef Départemental, et le gros travail que ce rôle comportait, après avoir donné les ordres nécessaires pour gêner l'ennemi dans ses mouvements par voie ferrée. N'hésita pas afin de soulager plus rapidement ses camarades attaqués dans la montagne, à se mettre à la tête d'un groupe Franc, de faire différents coups de main sur les arrières de l'ennemi et plusieurs sabotages en plein jour. »

A la Division - décernée le 16 Juin 1944 par le Colonel ALBAN-VISTEL.

« Officier de grande valeur, Adjoint au chef Départemental des FFI. de l'Ain. Tour à tour Chef Militaire, Organisateur, Administrateur. En Juin 1944 a, comme commandant militaire de Bellegarde et de sa Région, par son prestige, son autorité, su maintenir le calme dans cette ville alors attaquée par les Allemands. De plus a réussi à retarder pendant plusieurs jours, grâce aux dispositions qu'il avait pris, aux manoeuvres qu'il ordonna, aux destructions qu'il fit accomplir, un ennemi plusieurs fois supérieur en nombre et en matériel, lui infligeant de très lourdes pertes. »

A l'Ordre de l'Armée - D.A. 400 - N° 108 du 16 / 9 / 1944 - du général KOENIG.

« Compromis après une évasion qu'il organisa en Novembre 1943, est venu dans les rangs du Maquis. A immédiatement conquis l'estime de

ses chefs et la confiance totale des hommes. A participé à de nombreuses opérations au cours desquelles il a fait preuve de hautes qualités. Au cours des attaques de Juillet 1944, a redressé uen situation délicate, s'est emparé de deux autos mitrailleuses et d'un butin important. »

EXPOSE CIRCONSTANCIE ET DETAILLE DES FAITS AYANT ENTRAINE LA PROPOSITION.

Le 18 juin 40 refuse d'être prisonnier et avec quelques hommes atteint au bout d'un mois la zone libre. A Mâcon sous officier aux ordres du cdt Militaire, ne se gêne déjà pas de dire ce qu'il pense et à camoufler aux commissions d'armistices allemandes des voitures. Affecté au 2° BCP il organise parmi ses hommes et ses camarades un groupe actif de propagande qui va jusqu'à certaines démonstrations. En octobre et novembre 1942 Chefs de poste à Chambley (Jura) à la Ligne de démarcation s'impose aux Allemands et réussit ainsi à faire passer énormément de monde. Bien plus le 11 novembre 1942 à Chamblay malgré la proximité des Allemands et la défense faite par Vichy de Commémorer solennellement cet anniversaire. Il convoque la population, fait défiler ses 20 hommes devant le monument aux morts et dépose une gerbe à l'insigne du 2° BCP. A Toulon où son bataillon est descendu il devient l'âme de la Résistance de sa compagnie. A la dissolution de l'Armée il entre dans la gendarmerie. Envoyé à l'école de Romans (Drôme) il crée parmi ses camarades une atmosphère résistante. En brigade à Chatillon s/ Chalaronne, il se met tout de suite au service de la Résistance du Pays. Grâce à un subterfuge de sa part, le premier Maquis de cette région est sauvé. Il organise l'évasion de deux de nos camarades. Mais voulant toujours servir plus, lui qui est militaire de carrière, vient au Maquis de l'Ain le 1° novembre 1943. Là il s'impose très vite comme un chef valeureux, ayant du sang froid, du courage, il devient chef du PC départemental. Aux attaques de février 1944, encerclé il réussit à sortir, entraînant et sauvant avec lui non seulement plus de la moitié de ses hommes mais les papiers, l'argent et ne perdant aucune confiance il gagne un autre point du département et là reprend contact avec tous, leur rendant courage. Il sauve pour ainsi dire à cette époque critique LES MAQUIS DE L'AIN. Il devient alors l'adjoint au chef départemental des Maquis et FFI de l'Ain et Ht Jura. Rôle où il fit preuve de rares qualités et cela jusqu'à la Libération.

Lt-Colonel

ROMANS-PETIT

Chef du centre de

Propagand

EXTRAIT

du DECRET en date du 27 août 1945
publié au J.O. du 21 juin 1946

portant promotion et nomination dans la
LEGION D'HONNEUR

ARTICLE 1er. - Sont promus ou nommés dans l'Ordre National de la
Légion d'Honneur :

AU GRADE DE CHEVALIER

LAMBLLOT, André - Capitaine - des Forces Françaises de
l'Intérieur

- 14ème Région Militaire -

« Adjoint au chef départemental des Forces Françaises de
l'Intérieur de l'Ain, a permis, grâce à son calme et à sa
clairvoyance de faire face à l'écrasante besogne imposée par le
commandement, l'équipement, l'entretien des 7350 hommes
armés.

Servi par un courage sans éclat, mais sans défaillance, par une
intelligence très sûre, a redressé des situations très compromises.

A TREBILLET, notamment, en Juillet 1944, a, par l'habileté de
ses dispositions, non seulement fait face à un ennemi supérieur
en nombre et en moyens mais encore l'a délogé, capturant un
gros butin dont deux auto-mitrailleuses. »

Ces promotions et nominations comportent l'attribution de la
Croix de Guerre avec Palme.

Signé :

JEANNENEY

Par le Président de la République,

Le MINISTRE

Signé : DIETHELM

Pour AMPLIATION

L'Administrateur de 1^o Classe

BAULET

Chef du Bureau « Décorations »

DECISION N° 290

Vu le Décret du 20 juillet 1944, relatif à des décorations étrangères décernées à des militaires Français.

Le PRESIDENT DU GOUVERNEMENT PROVISOIRE DE LA REPUBLIQUE
donne son accord à l'attribution des décorations Américaines ci-après :

MEDAL OF FREEDOM (With Bronze Palm)

Lieutenant LAMBLOT André FFI de l'Ain

PO le Colonel PEDRON
Directeur du Cabinet de
L'E.M.G.D.N.
Signé : PEDRON

Paris le 5 aout 1946
PO le Général d'Armée JUIN
Chef d'Etat Major Général de
la Défense Nationale
Signé : JUIN

Notification N° 3776/CH en date du 13 aout 1946 de l' Etat Major de la 8° R.M.

8° REGION MILITAIRE	
BUREAU MILITAIRE DEPARTEMENTAL DE L'AIN	Copie conforme notifiée à
Etat Major 1° Bureau	Mr le Lieutenant LAMBLOT André
Tel : 11.04	33 rue de la Faisanderie Paris 16°
N° 22808/CH FFI	Bourg le 28 Aout 1946
	Le Chef d'Escadron TOURRET
	Chef du Bureau Départemental de l'Ain
	Signé : TOURRET

CITATION FOR MEDAL OF FREEDON (With Bronze Palm)

« Lieutenant André LAMBLOT, French Army, for valiant service in connection with military operations against an enemy of the United States from September 1943 to 1 October 1944. During This period, while serving as a member of the French Resistance, Lieutenant LAMBLOT performed innumerable couragegeous and valuable services in the conduct of operations which contributed materially to the eventual defeat of the German forces in this area. Whil in command of a small Maquis Group under attack by a numerically superior German force, he inflicted on the enemy heavy losses of men and materiel an was personnally responsible for saving the life of an American officer. His courage, Leadership and initiative won him the admiration of all office with whom he came in contact and reflect high on the French Army and the Allied Forces. »

1° REGION MILITAIRE
GOUVERNEMENT MILITAIRE DE PARIS
XI° DEMI BRIGADE
UNITES REGIMENTAIRES 93

COPIE CERTIFIEE CONFORME
Courbevoie le 30 Août 1946
le Chef de Bataillon AUDEBERT
Cdt les unités Regimentaires 93

TRADUCTION

Citation pour la médaille de la Liberté avec palme de bronze

Lieutenant André LAMBLLOT, armée française, pour ses vaillants services en relation avec les opérations militaires contre l'ennemi des Etats-Unis de septembre 1943 au 1° octobre 1944. Pendant cette période, alors qu'il servait comme membre de la Résistance française, le lieutenant LAMBLLOT rendit de courageux services, nombreux et inestimables dans la conduite des opérations et qui contribuèrent matériellement à l'éventuelle défaite des forces allemandes dans cette région. A la tête d'un faible groupe de maquis, attaqué par des forces allemandes numériquement supérieures, il infligea à l'ennemi de lourdes pertes en hommes et en matériel et fut personnellement le sauveteur d'un officier américain. Son courage, son aptitude au commandement et son initiative lui gagnèrent l'admiration de tous les officiers avec lesquels il entra en contact en montrant sa haute valeur à l'armée française et aux forces alliées.

Traduction Paul JOHNSON

SAIGON, le 15 Mai 1953

COMMANDEMENT EN CHEF DES FORCES
TERRESTRES AERIENNES ET NAVALES
EN INDOCHINE

ETAT-MAJOR INTERARMEES ET DES
FORCES TERRESTRES

BUREAU DU PERSONNEL - 1° SECTION
TELEPHONE : OLIVIER N° 135
N° 3679/EMIFT/BP/I/DECO

- ORDRE GENERAL N° 435 -

Le Général de Corps d'Armée SALAN,
Commandant en Chef des Forces Terrestres Aériennes
et Navales en Indochine

- C I T E -

A L'ORDRE DU CORPS D'ARMEE

-LAMBLLOT André, Louis, Capitaine - E.M. - 2°D.M.T.

« Chef de la Brigade Opérationnelle de Contre Espionnage de la 2ème D.M.T. - A mené avec vigueur et intelligence un combat tenace contre les services spéciaux ennemis, réussissant à démasquer plus de 1500 rebelles.

« A fait preuve d'une grande compétence, d'une inlassable activité et d'un mépris total du danger, au cours d'enquêtes menées le plus souvent en zone d'insécurité.

« S'est distingué particulièrement lors des actions offensives menées par la 2ème division de Marche du Tonkin, notamment en Juillet 1952 dans le KINH MON et le LO SON, dans le KESAT et le GIA LOC du 15 janvier au 12 février, puis de part et d'autre du Canal des Rapides du 23 février au 3 mars 1953. »

« Fanatique de son métier, a dirigé magistralement en dépit des circonstances et des moyens restreints dont il disposait, un service dont l'activité et les résultats permettent de le citer en exemple. »

**CETTE CITATION COMPORTE L'ATTRIBUTION DE LA CROIX
DE GUERRE DES THEATRES D'OPERATIONS EXTERIEURS
AVEC ETOILE DE VERMEIL.**

Signé : BAUX

Signé : SALAN

SAIGON, le 25 Mai 1954

COMMANDEMENT EN CHEF DES FORCES
TERRESTRES NAVALES ET AERIENNES
EN INDOCHINE

ETAT MAJOR INTERARMEES
ET DES FORCES TERRESTRES

Bureau du Personnel - 1° Section

Téléphone : Olivier 136

ORDRE GENERAL N° 451

Le Général de Corps d'Armée NAVARRE

Commandant en Chef des Forces Terrestres

Navales et Aériennes en Indochine

- CITE -

1. - à l'Ordre du Corps d'Armée

- L A M B L O T André, Louis - Capitaine.

Officier d'un service spécialisé au sens très sûr des possibilités ennemies, payant largement de sa personne, prenant constamment des risques pour diriger lui-même des opérations de nettoyage où il a obtenu d'excellents résultats en mettant hors d'état de nuire un nombre très important de rebelles, et apportant au Commandement une aide très appréciée.

S'est particulièrement distingué comme Chef d'un détachement au Nord-Vietnam au cours d'opérations locales dans le GIA LOC, en Juin 1953, dans le HUNG YEN, en Août 1953 et les 5, 6 et 7 Septembre 1953, dans le DAM LOC, la région de KESAT et MYTRAC. A continué à faire preuve d'une inlassable activité dans la direction d'un poste spécialisé au LAOS, où il a guidé et orienté personnellement ses Détachements, notamment du 7 au 12 Décembre 1953 à l'Opération « JURA », puis du 22 au 26 janvier 1954, dans l'opération « DROME ».

CES CITATIONS COMPORTENT L'ATTRIBUTION DE LA
CROIX DE GUERRE DES THEATRES D'OPERATIONS
EXTERIEURS AVEC ETOILE DE VERMEIL.

Par Délégation le Général de Division GILLOT
Adjoint pour les Forces Terrestres au Général
Commandant en Chef, signé : GILLOT.

P.A. le Lt. Colonel BONDET Adjoint au chef du Bureau
du Personnel, signé : BONDET

ORDRE GENERAL N° 1232

10° REGION MILITAIRE
CORPS D'ARMEE DE CONSTANTINE
ETAT-MAJOR CHANCELLERIE

Par application des dispositions du décret 56 1048 du 12 octobre 1956 (J.O. du 18 octobre 1956),
modifiant le décret 56 - 371 du 11 avril 1956.

Le Général de Division Jean OLIE, Commandant le Corps d'Armée de CONSTANTINE

CITE A L'ORDRE DE LA DIVISION

L A M B L O T André - Capitaine - 60° REGIMENT D'INFANTERIE

Pour le motif suivant :

« Commandant la 1ère compagnie du 60° Régiment d'Infanterie du 1er avril 1957 au 1er avril 1958, a participé à tous les combats menés par le 1er Bataillon tant sur le territoire tunisien (Région de Fériana) que sur le territoire Algérien (Région de TEBESSA). S'est particulièrement distingué le 13 août 1957 au Djebel BOURHANE (TEBESSA) en infligeant des pertes sensibles à une bande rebelle et en récupérant un mortier de 81, un fusil mitrailleur, un fusil et des munitions. Chargé de l'action psychologique dans le secteur de LAVERDURE depuis mai 1958, s'est donné à sa mission avec une foi totale et un enthousiasme digne des plus grands éloges. Parcourant sans trêve ni répit les routes et les pistes du Secteur, convaincant les incrédules, démolissant les préjugés, enlevant les adhésions des plus réticents, animant de nombreuses réunions, transformant les Souks en lieux de propagande, a su créer en peu de temps un climat de confiance amicale, marqué par des manifestations toujours plus ferventes des communautés, signe manifeste de la portée de son oeuvre pacificatrice. »

CES CITATIONS COMPORTENT L'ATTRIBUTION DE LA
CROIX DE LA VALEUR MILITAIRE AVEC ETOILE
D'ARGENT.

CONSTANTINE, le 3.12.1958
Le Général de Division Jean OLIE
Commandant le Corps d'Armée de CONSTANTINE
par délégation, le Colonel TERRASSON, Adjoint
Signé; TERRASSON

C I T A T I O N
ORDRE GENERAL N° 233

Par application des dispositions du Décret N° 56 - 371 du 11 avril 1956,
modifié par Décret N° 56 - 1048 du 12 octobre 1956.

LE GENERAL DE CORPS D'ARMEE VEZINET COMMANDANT LA REGION
TERRITORIALE ET LE CORPS D'ARMEE D'ALGER

CITE A L'ORDRE DE LA DIVISION

M/ LAMBLLOT André, Louis - Capitaine - 58° Bataillon
d'Infanterie

Pour le motif suivant :

« Commandant depuis février 1959 la Compagnie
Opérationnelle de Recherche de la zone Ouest Algérois, a , par un
travail patient, tiré le maximum de son unité.

Sillonnant sa zone sans aucun souci du danger, apporte à
ses subordonnés son expérience et sa foi.

Payant sans cesse de sa personne, a mené toutes les
actions qui ont entraîné le démantèlement de l'organisation
politicoadministrative des ATTAFS (Octobre 1959).

En mai 1960, s'étant attaché à la découverte des canaux
de liaison rebelle, a permis la récupération de 23 pistolets-
mitrailleurs et de nombreuses munitions.

CETTE CITATION COMPORTE L'ATTRIBUTION DE LA
« CROIX DE LA VALEUR MILITAIRE » AVEC ETOILE
d'argent.

P.A. le Lieutt-Colonel RAOUX
Sous Chef d'Etat Major Logistique

Alger le 20 août 1960

Signé : RAOUX

Signé : VEZINET

EXTRAIT

du Journal Officiel N° 303 du 30 / 12 / 1960

Décret du 27 décembre 1960 portant promotions et nominations dans l'Ordre National de la Légion d'Honneur.

Par décret du Président de la République en date du 27 décembre 1960, pris sur la proposition du Premier Ministre et du Ministre des Armées, vu le décret N° 59 - 1389 du 4 décembre 1959, vu la déclaration du Conseil de l'Ordre national de la Légion d'honneur en date du 1er décembre 1960 portant que les promotions et les nominations du présent décret sont faites en conformité des lois, décrets et règlements en vigueur, sont promus ou nommés dans l'ordre national de la Légion d'honneur les Personnels militaires ci-après :

Pour prendre rang du 31 décembre 1960

« ARMEE ACTIVE »

« ARMEE DE TERRE »

au grade « D'OFFICIER »

Militaires en activité de service

Troupes Métropolitaines

« Infanterie »

LAMBLLOT André, Louis - Capitaine, 27 ans de service, 11 campagnes.

Chevalier du 27 août 1945 ; 6 ans de majorations pour campagnes dans le grade de Chevalier. Cité.

Le Ministre de la Défense Nationale

Cabinet du Ministre

2° bureau

Correspondance générale

N° 21 KB

en

ses

informe M. le Colonel (CR) LAMBLLOT, André, Louis dit Maxime-LAMBLLOT, Commandeur de la Légion d'Honneur. Sous-Directeur Adjoint au Cabinet de la Direction Générale du S.D.E.C.E. (C.E), en mission à Orange - 84 - depuis le 15 septembre 1968, est nommé Directeur Adjoint à la Direction Générale du S.D.E.C.E. à compter du 15 septembre 1973. Le Colonel LAMBLLOT?

retraite, depuis le 06.09.65, pourra être appelé à exercer

fonctions par Mr. le Directeur Général du S.D.E.C.E. jusqu'à sa limite d'âge le 22.03.75.

Cette lettre lui servira de titre dans l'exercice de ses fonctions.

1973

Cabinet.

Paris, le 8 septembre

Pour le Ministre
et par son ordre
Le Général, Chef du

LISTE DES DECORATIONS

- Chevalier de la Légion d'Honneur, décret du 27 - 08 - 45 (J.O. du 21 juin 1946).
- Officier de la Légion d'Honneur, décret du 27 - 12 - 60 (J.O. N° 303 du 30.12.60).
- Médaille de la Résistance, décret du 14 - 03 - 45.
- Croix de Guerre 39 / 45 (2 palmes).
- Trois étoiles d'argent N° 101 et 251 et 252 de la R.M. 14.
- Croix de Guerre TOE 2 étoiles de Vermeil O.G. n° 451 du 25.5.54 et N° 435 du 15.5.53.
- Médaille commémorative 39 / 45 (France Libération).
- Commandeur de l'Ordre National du Mérite (25.6.1966).
- Médaille Coloniale, agrafe EO, brevet 522 903
- Médaille Commémorative Campagne d'Indochine, décret 53722 du 01.8.53 (J.O. du 12.6.53).
- Croix de la valeur militaire avec étoile d'argent - O.G. N° 1232 du Général commandant C.A.C. en date du 3.12.58.
- Médaille Commémorative des Opérations de Sécurité et de Maintien de l'Ordre en A.F.N.
- Croix de la Valeur militaire avec étoile d'argent O.G. n° 233 du Général Commandant C.A.A. en date du 20.8.60
- Médaille de la Résistance avec Rosette, décret du 30.12.45.
- Médaille commémorative 1939 / 1945, avec agrafes France, Libération et Allemagne.
- Croix du combattant volontaire de la Résistance.
- Croix du Combattant 1939 / 1945.
- Ordre des Palmes Académiques
- Mérite Militaire
- Officier du Mérite Saharien
- Ordre de l'Etoile Noire du Bénin
- Médaille des S.V. des F.F.L.
- Croix d'Honneur Franco-Britannique avec Rosette (à titre militaire).
- Médal of Freedom, avec palmes.
- Ordre National du Viet-Nam
- Croix de la Vaillance avec Palmes.
- Mérite Civil Thaï (officier)
- Ordre du Million d'Eléphants du Laos - Officier.
- Médaille du Combattant avec palme.
- Médaille du Règne (Laos).
- Ordre Royal du Cambodge.
- Médaille de la Défense Nationale du Cambodge.